

mière scène fixerait le reste de cet acte, si l'on apportait ce tempérament, dont j'ai parlé, à la rigoureuse unité de lieu.

Beaucoup de mes pièces en manqueraient si l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toujours à l'avenir, quand je ne pourrai satisfaire à la dernière rigueur de la règle. Je n'ai pu y en réduire que trois. *Horace, Polyeucte, et Pompée*. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réussir les ouvrages sur la scène avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'être sévères; mais s'ils voulaient donner dix ou douze poèmes de cette nature au public, ils élargiraient peut-être les règles encore plus que je ne fais, sitôt qu'ils auraient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude, et combien de belles choses elle bannit de notre théâtre. Quoi qu'il en soit, voilà mes opinions, ou, si vous voulez mes hérésies touchant les principaux points de l'art; et je ne sais point mieux accorder les règles anciennes avec les agréments modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens, et je serai tout prêt de les suivre lorsqu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a vu les miens.

POÉSIES

FRAGMENTS

DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, ET DU MÉPRIS DE TOUTES
LES VANITÉS DU MONDE.

« Heureux qui tient la route où ma voix le convie!
« Les ténèbres jamais n'approchent qui me suit,
« Et partout sur mes pas il trouve un jour sans nuit
« Qui porte jusqu'au cœur la lumière de vie. »
Ainsi Jésus-Christ parle; ainsi de ses vertus,
Dont brillent les sentiers qu'il a pour nous battus,
Les rayons toujours vifs montrent comme il faut vivre;
Et quiconque veut être éclairé pleinement
Doit apprendre de lui que ce n'est qu'à le suivre
Que le cœur s'affranchit de tout aveuglement.

Les doctrines des saints n'ont rien de comparable
A celle dont lui-même il s'est fait le miroir;
Elle a mille trésors qui se font bientôt voir,
Quand l'œil a pour flambeau son esprit adorable.
Toi qui, par l'amour-propre à toi-même attaché,
L'écoutes et la lis sans en être touché,
Faute de cet esprit, tu n'y trouves qu'épines;
Mais, si tu veux l'entendre et lire avec plaisir,
Conformes-y ta vie: et ses douceurs divines
S'étaleront en foule à ton heureux désir.

Que te sert de percer les plus secrets abîmes
Où se cache à nos sens l'immense Trinité,
Si ton intérieur, manque d'humilité,
Ne lui saurait offrir d'agréables victimes ?
Cet orgueilleux savoir, ces pompeux sentiments,
Ne sont aux yeux de Dieu que de vains ornements ;
Il ne s'abaisse point vers des âmes si hautes,
Et la vertu sans eux est de telle valeur,
Qu'il vaut mieux bien sentir la douleur de tes fautes
Que savoir définir ce qu'est cette douleur.

Porte toute la Bible en ta mémoire empreinte,
Sache tout ce qu'ont dit les sages des vieux temps ;
Joins-y, si tu le peux, tous les traits éclatants
De l'histoire profane et de l'histoire sainte :
De tant d'enseignements l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur.
Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grâce,
Et l'unique science où tu dois prendre appui,
C'est que tout n'est ici que vanité qui passe,
Hormis d'aimer sa gloire et ne servir que lui.

C'est là des vrais savants la sagesse profonde ;
Elle est bonne en tout temps, elle est bonne en tous lieux ;
Et le plus sûr chemin pour aller vers les cieus
C'est d'affermir nos pas sur le mépris du monde.
Ce dangereux flatteur de nos faibles esprits
Oppose mille attraits à ce juste mépris ;
Qui s'en laisse éblouir s'en laisse tôt séduire :
Mais ouvre bien les yeux sur leur fragilité,
Regarde qu'un moment suffit pour les détruire,
Et tu verras qu'enfin tout n'est que vanité.

Vanité d'entasser richesses sur richesses ;
Vanité de languir dans la soif des honneurs ;
Vanité de choisir pour souverains bonheurs
De la chair et des sens les damnables caresses ;
Vanité d'aspirer à voir durer nos jours
Sans nous mettre en souci d'en mieux régler le cours,
D'aimer la longue vie et négliger la bonne,
D'embrasser le présent sans soin de l'avenir ;

Et de plus estimer un moment qu'il nous donne
Que l'attente des biens qui ne sauraient finir.

Toi donc, qui que tu sois, si tu veux bien comprendre
Comme à tes sens trompeurs tu dois te confier,
Souviens-toi qu'on ne peut jamais rassasier
Ni l'œil humain de voir, ni l'oreille d'entendre ;
Qu'il faut se dérober à tant de faux appas,
Mépriser ce qu'on voit pour ce qu'on ne voit pas,
Fuir les contentements transmis par ces organes ;
Que de s'en satisfaire on n'a jamais de lieu,
Et que l'attachement à leurs douceurs profanes
Souille ta conscience et t'éloigne de Dieu.

DES ŒUVRES FAITES PAR LA CHARITÉ.

Le mal n'a point d'excuse ; il n'est espoir, surprise,
Intérêt, amitié, faveur, crainte, malheurs,
Dont le pouvoir nous autorise
A rien faire ou penser qui porte ses couleurs.

Non, il n'en faut souffrir l'effet ni la pensée ;
Mais quand on voit qu'un autre a besoin de secours,
D'une bonne œuvre commencée
On peut, pour le servir, interrompre le cours.

Une bonne action a toujours grand mérite,
Mais pour une meilleure il nous la faut quitter ;
C'est sans la perdre qu'on la quitte,
Et cet échange heureux nous fait plus mériter.

La plus haute pourtant n'attire aucune grâce
Si par la charité son effet n'est produit ;
Mais la plus faible et la plus basse,
Partant de cette source, est toujours de grand fruit.

Ce grand juge des cœurs perce d'un œil sévère
Les plus secrets motifs de nos intentions,
Et sa justice considère
Ce qui nous fait agir, plus que nos actions.

Celui-là fait beaucoup en qui l'amour est forte,
 Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait,
 Celui-là fait bien qui se porte
 Plus au bien du commun qu'à son propre souhait.

Mais souvent on s'y trompe; et ce qu'on pense n'être
 Qu'un véritable effet de pure charité,
 Aux yeux qui savent tout connaître
 Porte un mélange impur de sensualité.

De notre volonté la pente naturelle,
 L'espoir de récompense ou d'accommodement,
 Ou quelque affection charnelle,
 Souvent tient même route et le souille aisément.

L'homme vraiment rempli de charité parfaite
 Avecque son désir sait comme il faut marcher;
 En l'embrassant il le rejette,
 Et va de son côté sans jamais le chercher.

Il le fuit comme sien et fait ce qu'il demande
 Quand la gloire de Dieu par là se fait mieux voir;
 Et, voulant ce que Dieu commande,
 Il n'obéit qu'à Dieu quand il suit ce vouloir.

A personne jamais il ne porte d'envie,
 Parce que sur la terre il ne recherche rien,
 Et que son âme, en Dieu ravie,
 Ne fait point d'autres vœux, ne veut point d'autre bien.

D'aucun bien à personne il ne donne la gloire,
 Pour mieux tout rapporter à cet être divin,
 Et ne perd jamais la mémoire
 Qu'il est de tous les biens le principe et la fin;

Que c'est par le secours de sa toute-puissance
 Que nous pouvons former un vertueux propos,
 Et que c'est par sa jouissance
 Que les saints dans le ciel goûtent un plein repos.

Oh! qui pourrait avoir une seule étincelle
 De cette véritable et pure charité!
 Que bientôt sa clarté fidèle
 Lui ferait voir qu'ici tout n'est que vanité!

COMME IL FAUT SUPPORTER D'AUTRUI.

Porte avec patience en tout autre, en toi-même,
 Ce que tu n'y peux corriger,
 Jusqu'à ce que de Dieu la puissance suprême
 En ordonne autrement et daigne le changer.

Pour éprouver ta force il est meilleur peut-être
 Qu'il laisse durer cette croix :
 Ton mérite par là se fera mieux connaître;
 Et, s'il n'est à l'épreuve, il n'est pas de grand poids.

Tu dois pourtant au ciel élever ta prière
 Contre un si long empêchement,
 Afin que sa bonté t'en fasse grâce entière,
 Ou t'aide à le souffrir un peu plus doucement.

Quand par tes bons avis une âme assez instruite
 Continue à leur résister,
 Entre les mains de Dieu remets-en la conduite,
 Et ne t'obstine point à la persécuter.

Sa sainte volonté souvent veut être faite
 Par un autre ordre que le tien :
 Il sait trouver sa gloire en tout ce qu'il projette;
 Il sait, quand il lui plaît, tourner le mal en bien.

Souffre sans murmurer tous les défauts des autres,
 Pour grands qu'ils se puissent offrir,
 Et songe qu'en effet nous avons tous les nôtres,
 Dont ils ont à leur tour encor plus à souffrir.

Si ta fragilité met toujours quelque obstacle
 En toi-même à tes propres vœux,
 Comment peux-tu d'un autre exiger ce miracle
 Qu'il n'agisse partout qu'ainsi que tu le veux?

N'est-ce pas le traiter avec haute injustice
 De vouloir qu'il soit tout parfait,
 Et de ne vouloir pas te corriger d'un vice,
 Afin que ton exemple aide à ce grand effet?

Nous voulons que chacun soit sous la discipline,
 Qu'il souffre la correction,
 Et nous ne voulons point qu'aucun nous examine,
 Qu'aucun censure en nous une imperfection.

Nous blâmons en autrui ce qu'il prend de licence,
 Ce qu'il se permet de plaisirs,
 Et nous nous offensons s'il n'a la complaisance
 De ne refuser rien à nos bouillants désirs.

Nous voulons des statuts dont la dure contrainte
 L'attache avec sévérité,
 Et nous ne voulons point qu'il porte aucune atteinte
 A l'empire absolu de notre volonté.

Où te caches-tu donc, charité toujours vive,
 Qui dois faire tout notre emploi?
 Et si l'on vit ainsi, quand est-ce qu'il arrive
 Qu'on ait pour le prochain même amour que pour soi?

Si tous étaient parfaits, on n'aurait rien au monde
 A souffrir pour l'amour de Dieu,
 Et cette patience en vertus si féconde
 Jamais à s'exercer ne trouverait de lieu.

La sagesse divine autrement en ordonne ;
 Rien n'est ni tout bon ni tout beau ;
 Et Dieu nous forme ainsi pour n'exempter personne
 De porter l'un de l'autre à son tour le fardeau.

Aucun n'est sans défaut, aucun n'est sans faiblesse,
 Aucun n'est sans besoin d'appui,
 Aucun n'est sage assez de sa propre sagesse,
 Aucun n'est assez fort pour se passer d'autrui.

Il faut donc s'entr'aimer, il faut donc s'entr'instruire,
 Il faut donc s'entre-secourir,
 Il faut s'entre-prêter des yeux à se conduire,
 Il faut s'entre-donner une aide à se guérir.

Plus les revers sont grands, plus la preuve est facile
 A quel point un homme est parfait ;
 Et leurs plus rudes coups ne le font pas fragile,
 Mais ils donnent à voir ce qu'il est en effet.

ORAIISON POUR OBTENIR LA PURETÉ DU CŒUR.

Affermis donc, Seigneur, par les grâces puissantes
 Dont ton Esprit divin est le distributeur,
 Les doux élancements de ces ferveurs naissantes
 Dont tu daignes être l'auteur.

Détache-moi si bien de la faiblesse humaine,
 Que l'homme intérieur se fortifie en moi,
 Et purge tout mon cœur de tout ce qui le gêne,
 Et de tout inutile emploi.

Que d'importuns désirs jamais ne le déchirent ;
 Que d'un mépris égal il traite leurs objets,
 Sans que les plus brillants de leur côté l'attirent,
 Sans qu'il s'amuse aux plus abjects.

Fais-moi voir les plaisirs, les richesses, la gloire,
 Ainsi que de faux biens qui passent en un jour ;
 Fais-leur pour tout effet graver en ma mémoire
 Que je dois passer à mon tour.

Sous le ciel rien ne dure, et partout sa lumière
 Ne voit que vanités, que trouble, qu'embarras :
 Oh ! que sage est celui qui de cette manière
 Envisage tout ici-bas !

Donne-la-moi, Seigneur, cette haute sagesse,
 Qui, te cherchant sur tout, te trouve jour et nuit,
 Et qui, t'aimant sur tout, n'a ni goût ni tendresse
 Que pour ce qu'elle y fait de fruit.

Qu'elle peigne à mes yeux toutes les autres choses,
 Non telles qu'on les croit, mais telles qu'elles sont,
 Pour en user dans l'ordre à quoi tu les disposes,
 Dans l'impuissance qu'elles ont.

Que son dédain accort rejette avec prudence
 Du plus adroit flatteur l'hommage empoisonné,
 Et ne murmure point de voir par l'imprudence
 Son meilleur avis condamné.

Ne se point émouvoir pour des paroles vaines,
Qui font bruit au dehors et ne sont que du vent,
Et refuser l'oreille à la voix des sirènes
Dont tout le charme est décevant,

C'est un des grands secrets par qui l'âme avancée
Sous ta sainte conduite au bon et vrai sentier
Poursuit en sûreté la route commencée,
Et se fait un bonheur entier.

DU MÉPRIS DE TOUTS LES HONNEURS.

Ne prends point de mélancolie
De voir qu'à tes vertus on refuse leur prix,
Qu'un autre est dans l'estime, et toi dans le mépris,
Qu'on l'honore partout, durant qu'on t'humilie.
Lève les yeux au ciel, lève-les jusqu'à moi,
Et tout ce que la terre ose juger de toi
Ne te donnera plus aucune inquiétude;
Tu ne sentiras plus de mouvements jaloux,
Et ce ravalement qui te semblait si rude
N'aura plus rien en soi qui ne te semble doux.

Il est tout vrai, Seigneur; mais cette chair fragile
De ses aveuglements aime l'épaisse nuit,
Et de la vanité l'amorce est si subtile,
Qu'en un moment elle séduit.

A bien considérer la chose en sa nature,
Je ne mérite amour, ni pitié, ni support,
Et, quoi qu'on m'ait pu faire, aucune créature
Ne m'a jamais fait aucun tort.

Mes plaintes auraient donc une insolence extrême,
Si j'osais t'accuser de trop de dureté,
Et qu'ainsi j'imputasse à la justice même
Une injuste sévérité.

Mon crime a dû forcer toutes les créatures
A me persécuter, à s'armer contre moi;
Et quiconque m'accable ou d'opprobre ou d'injures
N'en fait qu'un légitime emploi.

A moi la honte est due, à moi l'ignominie,
Leur plus durable excès ne peut trop me punir;
A toi seul la louange et la gloire infinie
Dans tous les siècles à venir.

Prépare-toi, mon âme, à souffrir sans tristesse
Les mépris des méchants et ceux des gens de bien,
A me voir ravalé jusqu'à cette bassesse
Que même on ne me compte à rien.

Enfin de ton orgueil éteins les moindres restes,
Ou n'espère autrement de paix dans aucun lieu,
Ni de stabilité, ni de clartés célestes,
Ni d'union avec ton Dieu.

SONNET¹.

Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable;
Il n'est rien de solide après ma loyauté:
Mon feu, comme son teint, se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable;
Et quoiqu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que, sans être aimé, je brûle pour Mélite;

Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour.

¹ Nous avons choisi parmi les poésies diverses de Corneille celles surtout qui sont de nature à faire connaître son caractère et à donner une idée de la souplesse de son génie.

EXCUSE A ARISTE.

Ce n'est donc pas assez ; et de la part des muses,
 Ariste, c'est en vers qu'il vous faut des excuses ;
 Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon :
 Cent vers lui coûtent moins que deux mots de chanson ;
 Son feu ne peut agir quand il faut qu'il s'explique
 Sur les fantasques airs d'un rêveur de musique,
 Et que, pour donner lieu de paraître à sa voix,
 De sa bizarre quinte il se fasse des lois ;
 Qu'il ait sur chaque ton ses rimes ajustées,
 Sur chaque tremblement ses syllabes comptées,
 Et qu'une froide pointe à la fin d'un couplet
 En dépit de Phébus donne à l'art un soufflet :
 Enfin cette prison déplaît à son génie ;
 Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie ;
 Il ne se leurre point d'animer de beaux chants,
 Et veut pour se produire avoir la clef des champs,
 C'est lors qu'il court d'haleine, et qu'en pleine carrière,
 Quittant souvent la terre en quittant la barrière,
 Puis, d'un vol élevé se cachant dans les cieus,
 Il rit du désespoir de tous ses envieux.
 Ce trait est un peu vain, Ariste, je l'avoue ;
 Mais faut-il s'étonner d'un poète qui se loue ?
 Le Parnasse, autrefois dans la France adoré,
 Faisait pour ses mignons un autre âge doré :
 Notre fortune enflait du prix de nos caprices,
 Et c'était une banque à de bons bénéfices :
 Mais elle est épuisée, et les vers à présent
 Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent ;
 Chacun s'en donne à l'aise, et souvent se dispense
 A prendre par ses mains toute sa récompense.
 Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous ;
 Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous ;
 Et puis la mode en est, et la cour l'autorise.
 Nous parlons de nous-même avec toute franchise :
 La fausse humilité ne met plus en crédit.

Je sais ce que je vau, et crois ce qu'on m'en dit.
 Pour me faire admirer je ne fais point de ligue ;
 J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue ;
 Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
 Ne les va point quêter de réduit en réduit :
 Mon travail sans appui monte sur le théâtre ;
 Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre ;
 Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
 J'arrache quelquefois leurs applaudissements :
 Là, content du succès que le mérite donne,
 Par d'illustres avis je n'éblouis personne ;
 Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
 Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans :
 Par leur seule beauté ma plume est estimée :
 Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
 Et pense toutefois n'avoir point de rival
 A qui je fasse tort en le traitant d'égal.
 Mais insensiblement je baille ici le change,
 Et mon esprit s'égare en sa propre louange ;
 Sa douceur me séduit, je m'en laisse abuser,
 Et me vante moi-même, au lieu de m'excuser.
 Revenons aux chansons que l'amitié demande :
 J'ai brûlé fort longtemps d'une amour assez grande,
 Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
 Puisque ce fut par là que j'appris à rimer.
 Mon bonheur commença quand mon âme fut prise.
 Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise.
 Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la cour ;
 Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.
 J'adorai donc Phylis ; et la secrète estime
 Que ce divin esprit faisait de notre rime
 Me fit devenir poète aussitôt qu'amoureux :
 Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux ;
 Et bien que maintenant cette belle inhumaine
 Traite mon souveur avec un peu de haine,
 Je me trouve toujours en état de l'aimer ;
 Je me sens tout ému quand je l'entends nommer,
 Et par le doux effet d'une prompte tendresse
 Mon cœur sans mon aveu reconnaît sa maîtresse.
 Après beaucoup de vœux et de submissions
 Un malheur rompt le cours de nos affections ;

Mais, toute mon amour en elle consommée,
 Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée :
 Aussi n'aimé-je plus, et nul objet vainqueur
 N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.
 Vous le dirai-je, ami? tant qu'ont duré nos flammes,
 Ma muse également chatouillait nos deux âmes :
 Elle avait sur la mienne un absolu pouvoir ;
 J'aimais à le décrire, elle à le recevoir.
 Une voix ravissante, ainsi que son visage,
 La faisait appeler le phénix de notre âge ;
 Et souvent de sa part je me suis vu presser
 Pour avoir de ma main de quoi mieux l'exercer.
 Jugez vous-même, Ariste, à cette douce amorce,
 Si mon génie était pour épargner sa force :
 Cependant mon amour, le père de mes vers,
 Le fils du plus bel œil qui fût en l'univers,
 A qui désobéir c'était pour moi des crimes,
 Jamais en sa faveur n'en put tirer deux rimes :
 Tant mon esprit alors, contre moi révolté,
 En haine des chansons semblait m'avoir quitté ;
 Tant ma veine se trouve aux airs mal assortie,
 Tant avec la musique elle a d'antipathie,
 Tant alors de bon cœur elle renonce au jour !
 Et l'amitié voudrait ce que n'a pu l'amour !
 N'y pensez plus, Ariste, une telle injustice
 Exposerait ma muse à son plus grand supplice.
 Laissez-la, toujours libre, agir suivant son choix,
 Céder à son caprice, et s'en faire des lois.

JALOUSIE.

N'aimez plus tant, Phylis, à vous voir adorée :
 Le plus ardent amour n'a pas grande durée ;
 Les nœuds les plus serrés sont le plus tôt rompus ;
 A force d'aimer trop, souvent on n'aime plus,
 Et ces liens si forts ont des lois si sévères,
 Que toutes leurs douceurs en deviennent amères.

Je sais qu'il vous est doux d'asservir tous nos soins :
 Mais qui se donne entier n'en exige pas moins ;
 Sans réserve il se rend, sans réserve il se livre ;
 Hors de votre présence il doute s'il peut vivre :
 Mais il veut la pareille, et son attachement
 Prend compte de chaque heure et de chaque moment.
 C'est un esclave fier qui veut régler son maître,
 Un censeur complaisant qui cherche à trop connaître,
 Un tyran déguisé qui s'attache à vos pas,
 Un dangereux Argus qui voit ce qui n'est pas ;
 Sans cesse il importune, et sans cesse il assiège,
 Importun par devoir, fâcheux par privilège,
 Ardent à vous servir jusqu'à vous en lasser,
 Mais au reste un peu tendre et facile à blesser.
 Le plus léger chagrin d'une humeur inégale,
 Le moindre égarement d'un mauvais intervalle,
 Un souris par mégarde à ses yeux dérobé,
 Un coup d'œil par hasard sur un autre tombé,
 Le plus faible dehors de cette complaisance
 Que se permet pour tous la même indifférence ;
 Tout cela fait pour lui de grands crimes d'État ;
 Et plus l'amour est fort, plus il est délicat.
 Vous avez vu, Phylis, comme il brise sa chaîne
 Sitôt qu'auprès de vous quelque chose le gêne,
 Et comme vos bontés ne sont qu'un faible appui
 Contre un murmure sourd qui s'épand jusqu'à lui.
 Que ce soit vérité, que ce soit calomnie,
 Pour vous voir en coupable il suffit qu'on le die ;
 Et lorsqu'une imposture a quelque fondement
 Sur un peu d'imprudence ou sur trop d'enjoûment,
 Tout ce qu'il sait de vous et de votre innocence
 N'ose le révolter contre cette apparence,
 Et souffre qu'elle expose à cent fausses clartés
 • Votre humeur sociable et vos civilités.
 Sa raison au dedans vous fait en vain justice,
 Sa raison au dehors respecte son caprice ;
 La peur de sembler dupe aux yeux de quelques fous
 Étouffe cette voix qui parle trop pour vous.
 La part qu'il prend sur lui de votre renommée
 Forme un sombre dépit de vous avoir aimée ;
 Et, comme il n'est plus temps de te faire un désaveu,

Il fait gloire partout d'éteindre un si beau feu :
 Du moins, s'il ne l'éteint, il l'empêche de luire,
 Et brave le pouvoir qu'il ne saurait détruire.
 Voilà ce que produit le don de trop charmer.
 Pour garder vos amants faites-vous moins aimer ;
 Un amour médiocre est souvent plus traitable :
 Mais pourriez-vous, Phylis, vous rendre moins aimable ?
 Pensez-y, je vous prie, et n'oubliez jamais,
 Quand on vous aimera, que L'AMOUR EST DOUX ; MAIS...

BAGATELLE.

Quoi ! sitôt que j'en veux rabattre,
 Vous vous faites tenir à quatre,
 Et, quand j'en devrais enrager,
 Votre ordre ne se peut changer ;
 Il faut vous en faire cinquante.
 Ma foi, le nombre m'épouvante ;
 Un vieux garçon de cinquante ans
 N'en fait guère en beaucoup de temps,
 Et ne va pas tout d'une haleine
 A la benoite cinquantaine.
 Encor, pour être votre fait,
 Il faut qu'ils soient doux comme lait,
 Qu'ils aillent droit comme une quille,
 Qu'ils n'aient point de fausse cheville,
 Que tout y soit bien ajusté,
 Que rien n'y penche d'un côté,
 Rien n'y soit de mauvaise mise,
 Rien n'y sente la barbe grise.
 Voilà bien des conditions
 Pour mes pauvres inventions :
 Le temps les a presque épuisées,
 Les vieux travaux les ont usées ;
 Comment pourront-elles trouver
 Le secret de bien achever ?
 Devenez un peu complaisante,
 Et daignez vous passer à trente ;

Vous serez servie à souhait
 Et je vous dirai haut et net
 Que je craindrai fort peu la honte
 De vous fournir mal votre compte.
 Mais je vaudrais moins qu'un quinola,
 Si je n'en fais vingt par delà :
 Tenir à demi sa parole,
 C'est une méchante bricole ;
 On doit s'efforcer jusqu'au bout,
 Et ne rien faire ou faire tout.
 Il faut donc que je m'évertue,
 Que je me débâte, et remue,
 Que je pousse de tout mon mieux,
 Dussé-je en crever à vos yeux :
 Aux grands coups on voit les grands hommes.
 Voyons de grâce où nous en sommes :
 Si je compte bien par mes doigts,
 Je passe les quarante et trois ;
 Encor six, vous n'auriez que dire,
 Et vous commencez à sourire
 De voir mon reste de vertu,
 Sans vous avoir rien rabattu,
 Ni tourné la tête en arrière,
 Toucher au bout de la carrière.
 En faut-il encor ? je le veux,
 Voilà jusqu'à cinquante-deux ;
 Plaignez-vous, en cette aventure,
 De n'avoir pas bonne mesure.

RONDEAU.

Je pense, à vous voir tant d'attraits,
 Qu'Amour vous a formée exprès
 Pour faire que sa fête on chomme ;
 Car vous en avez une somme
 Bien dangereuse à voir de près.
 Vous êtes belle plus que très,

Et vous avez le teint si frais,
 Qu'il n'est rien d'égal (au moins comme
 Je pense) à vous.
 Vos yeux, par des ressorts secrets,
 Tiennent mille cœurs dans vos rets;
 Qui s'en défend est habile homme :
 Pour moi qu'un si beau feu consomme,
 Nuit et jour, percé de vos traits,
 Je pense à vous.

STANCES.

J'ai vu la peste en raccourci :
 Et, s'il faut en parler sans feindre,
 Puisque la peste est faite ainsi,
 Peste, que la peste est à craindre!

De cœurs qui n'en sauraient guérir
 Elle est partout accompagnée,
 Et, dût-on cent fois en mourir,
 Mille voudraient l'avoir gagnée.

L'ardeur dont ils sont emportés
 En ce péril leur persuade
 Qu'avoir la peste à ses côtés,
 Ce n'est point être trop malade.

Aussi faut-il leur accorder
 Qu'on aurait du bonheur de reste,
 Pour peu qu'on se pût hasarder
 Au beau milieu de cette peste.

La mort serait douce à ce prix,
 Mais c'est un malheur à se pendre,
 Qu'on ne meurt pas d'en être pris,
 Mais faute de la pouvoir prendre.

L'ardeur qu'elle fait naître au sein
 N'y fait même un mal incurable
 Que parce qu'elle prend soudain,
 Et qu'elle est toujours imprenable.

Aussi chacun y perd son temps;
 L'un en gémit, l'autre en déteste;
 Et ce que font les plus contents,
 C'est de pester contre la peste.

MADRIGAL.

Je ne veux plus devoir à des gens comme vous ;
 Je vous trouve, Phylis, trop rude créancière.
 Pour un baiser prêté qui m'a fait cent jaloux
 Vous avez retenu mon âme prisonnière,
 Il fait mauvais garder un si dangereux prêt ;
 J'aime mieux vous le rendre avec double intérêt,
 Et m'acquitter ainsi mieux que je ne mérite ;
 Mais à de tels paiements je n'ose me fier,
 Vous accroîtrez la dette en vous laissant payer,
 Et doublerez mes fers si par là je m'acquitte :
 Le péril en est grand, courons-y toutefois,
 Une prison si belle est trop digne d'envie ;
 Puissé-je vous devoir plus que je ne vous dois,
 En peine d'y languir le reste de ma vie !

SONNET.

Deux sonnets partagent la ville,
 Deux sonnets partagent la cour,
 Et semblent vouloir à leur tour
 Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
 En mettent leur avis au jour,
 Et ce qu'on a pour eux d'amour
 A plus d'un échauffe la bile.

Chacun en parle hautement
 Suivant son petit jugement ;
 Et, s'il y faut mêler le nôtre,

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé;
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

ÉPIGRAMME.

Qu'on te flatte, qu'on te baise,
Tu ne t'effarouches point,
Phylis, et le dernier point
Est le seul qui te déplaît.
Cette amitié de milieu
Te semble être selon Dieu,
Et du ciel t'ouvrir la porte :
Mais détrompe-toi l'esprit :
Quiconque aime de la sorte
Se donne au diable à crédit.

STANCES.

Que vous sert-il de me charmer ?
Aminte, je ne puis aimer
Où je ne vois rien à prétendre ;
Je sens naître et mourir ma flamme à votre aspect,
Et si pour la beauté j'ai toujours l'âme tendre,
Jamais pour la vertu je n'ai que du respect.

Vous me recevez sans mépris,
Je vous parle, je vous écris,
Je vous vois quand j'en ai l'envie ;
Ces bonheurs sont pour moi des bonheurs superflus :
Et si quelque autre y trouve une assez douce vie,
Il me faut pour aimer quelque chose de plus.

Le plus grand amour sans faveur,
Pour un homme de mon humeur,
Est un assez triste partage ;

Je cède à mes rivaux cet inutile bien,
Et qui me donne un cœur sans donner davantage
M'obligerait bien plus de ne me donner rien.

Je suis de ces amants grossiers
Qui n'aiment pas fort volontiers
Sans aucun prix de leurs services,
Et veux, pour m'en payer, un peu mieux qu'un regard ;
Et l'union d'esprit est pour moi sans délices
Si les charmes des sens n'y prennent quelque part.

MADRIGAL.

Je suis blessé profondément :
Amour et ma maîtresse,
Qui de vous deux me blesse ?
Un aveugle n'a point l'adresse
De porter dans les cœurs ses coups si justement ;
Et Phylis n'a point de flèches
Pour faire de telles brèches :
Mon mal n'est point l'effet ni de ses seuls regards,
Ni des traits qu'un aveugle tire ;
Mais la mauvaise avecque lui conspire,
Et lui prête ses yeux pour adresser ses dards.

MONSIEUR PELLISSON.

En matière d'amour je suis fort inégal ;
J'en écris assez bien, et le fais assez mal ;
J'ai la plume féconde, et la bouche stérile,
Bon galant au théâtre, et fort mauvais en ville :
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Voilà, monsieur, une petite peinture que je fis de moi-même
il y a près de vingt ans. Je ne vaux guère mieux à présent.

Quoi qu'il en soit, monsieur le surintendant a voulu savoir ces six vers; et je ne suis point fâché de lui avoir fait voir que j'ai toujours eu assez d'esprit pour connaître mes défauts, malgré l'amour-propre qui semble être attaché à notre métier. J'obéis donc sans répugnance aux ordres qu'il lui a plu m'en donner, et vous supplie de me ménager un moment d'audience pour prendre congé de lui, puisqu'il a voulu que je l'importunasse encore une fois. Il me témoigna, dimanche dernier, assez de bonté pour me faire espérer qu'il ne dédaignera pas de prendre quelque soin de moi; et je ne doute point que tôt ou tard elle n'ait son effet, principalement quand vous prendrez la peine de l'en faire souvenir. Je me promets cela de la généreuse amitié dont vous m'honorez, et suis à vous de tout mon cœur.

FIN DE CORNEILLE.



TABLE

POMPÉE.	5
A monseigneur l'éminentissime cardinal Mazarin.	<i>ib.</i>
Au lecteur.	6
Épithaphium Pompeii Magni.	7
Icon Pompeii Magni.	8
Icon C. J. Cæsaris.	<i>ib.</i>
Examen de Pompée.	<i>ib.</i>
RODOGUNE.	66
A monseigneur le Prince.	<i>ib.</i>
Examen de Rodogune.	70
HÉRACLIUS.	152
A monseigneur Séguier.	<i>ib.</i>
Au lecteur.	155
Examen d'Héraclius.	156
NICOMÈDE.	201
Au lecteur.	<i>ib.</i>
Examen de Nicomède.	205
SERTORIUS.	265
Au lecteur.	<i>ib.</i>